



EPISODE 12 : LAËTITIA, AIDE-SOIGNANTE

« Pas de toilette : un sac poubelle blanc, on écrit un nom dessus et salut »

Je suis Laetitia, je suis aide-soignante depuis 3 ans au sein du pôle GSP-MaVie, donc Gériatrie Soins palliatifs. Je prends soin des résidents du service. Principalement, dans les Unités de Soins Longue Durée, c'est beaucoup du soin de nursing. La particularité ici, c'est que nous sommes dans un service spécial fermé donc tout est sécurisé pour nos patients.

Au moment où le Covid arrive je n'ai pas trop peur. Je me dis que si ça arrive, ça arrive. Mais les jours passent et on entend des choses au niveau médiatique qui font qu'on peut angoisser et on voit que cela tue des gens. Se dire que la réanimation est surchargée, se dire que ci, se dire que ça... Cela est très abstrait comme tous les gens qui ne savent pas ce qui se passe à l'hôpital puisqu'ils n'y travaillent pas. Ce qui n'est pas abstrait c'est entendre autour de vous qu'une tante, un voisin, des gens qu'on a vu meurent donc là on se dit que ce n'est pas une blague, c'est plus grave qu'on peut entendre. On se dit alors : « Si le Covid rentre à l'UHR, c'est foutu ».

On essaye d'en parler autour de nous, à nos cadres, de faire remonter l'information aux supérieurs hiérarchiques en disant : il faut trouver une solution. Ici, tout le monde dort chez tout le monde, tout le monde mange avec les couverts de tout le monde et tout le monde boit le verre de tout le monde donc on s'est dit si le Covid rentre à l'UHR, cela va s'étendre à une vitesse record, en 24/48h.

On ne sait pas d'où ça arrive et on ne veut pas savoir d'où ça arrive mais ça arrive bien. On est début avril, aux alentours du 3, 4, 5. Il y a 2, 3 patients qui commencent à montrer des symptômes donc ils se font tester les uns derrière les autres et là 1, 2, 3, 4 et c'est l'hécatombe.

Les premiers qui sont décédés ne sont pas les premiers qui ont contracté la maladie. Quand d'autres sont encore en hyperthermie, d'autres décèdent les uns après les autres donc les premiers qui sont atteints de pathologie type diabète sont partis en premier et dans d'atroces souffrances : des douleurs ingérables malgré les traitements. Sur les 16 patients du service, il n'y en a que 2 qui ne l'ont pas eu, enfin qui ont été négatifs. A une vitesse V ils partent, les familles ont pu les voir un petit laps de temps, habillées limite en scaphandrier mais vu quand même sans se toucher, sans bisous. Et puis derrière, le soignant : pas de toilette, un sac poubelle blanc, on écrit un nom dessus et salut. Tout cela sur des gens qu'on a eu depuis 4 ans. On a plutôt mal au cœur pour nos résidents qui sont partis comme des chiens alors qu'ils ne le méritaient pas. Moi, j'ai eu mal au cœur pour les familles. On ne se fait jamais à la mort mais pas à cette mort là en sachant qu'ils ont souffert. Moi c'est ça qui m'a fait le plus mal : de les avoir vu se torturer de douleurs, hurler. Et là sur 16, on est à 6 décès puis d'autres qui s'en sont remis plus lentement, d'autres très rapidement. 6 décès c'est quand même des situations qui sont

traumatisantes, on était impuissants et en plus de ça on a vécu des choses dramatiques qu'on n'a pas demandées.

On est dedans, on les voit mourir, on se dit « Bon aller on se remonte les manches ». Et à partir de ce moment-là, on s'est dit : il ne faut pas qu'on l'attrape, il faut qu'on soit là pour eux. Moi je sais que j'avais des angoisses de l'attraper au tout début je me suis dit s'ils l'ont, ça va être des personnes qu'on ne connaît pas qui vont venir et ils ne vont pas savoir s'occuper d'eux et heureusement dans nos renforts, on a eu des infirmières d'équipes des soins palliatifs qui sont formées et qui sont extraordinaires, qui savent, qui ont un protocole spécial en soin palliatif. J'ai trouvé ça génial car elles ont vraiment été là, elles arrivent, elles ont pris les initiatives tout de suite sur des traitements qui soulagent.

Depuis le début, c'est que début mars au moment où on est confinés, qu'on prend conscience du masque ; une semaine après donc. En fait le Covid il est déjà dans l'établissement quand nous, on ne porte pas encore le masque. Je pense que tout le monde s'est laissé apeurés par la pénurie et du coup on nous donnait au compte goutte. On s'est retrouvés à un moment sans blouse donc on nous donnait des sacs poubelles.

On a une équipe qui est pluri professionnelle, on est quand même beaucoup dans la communication et on échange beaucoup avec nous : on parle de tout, on est surtout dans le bien-être de tout le monde, de nos résidents, de nous. On a eu beaucoup de groupes de parole avec le psychologue du CHRU. Il est venu à plusieurs reprises pour crever un peu l'abcès. Le pauvre il en a pris plein son grade ! Mais je pense que nous étions tous dans la colère, une colère profonde. Quand on a vu mourir les nôtres alors qu'on avait alerté sur certaines mesures et que personne n'avait rien mis en place. On en voulait pas à Pierre, Paul ou à Jacques, on en voulait à la terre entière en fait.

On est retourné aux sources, une fois que le Covid est parti, on est restés avec nos chambres vides, on n'était pas prêts à accueillir de nouvelles personnes. Tout ça, c'est des périodes assez difficiles car on le revit quand les familles reviennent endeuillées et qu'elles nous remercient. Puis, on réintègre des résidents petits à petit et la vie, à partir de juillet, août, a repris.

On n'est pas des héros loin de là, et on ne cherche pas à l'être. J'étais d'ailleurs contre le principe des gens qui applaudissent par la fenêtre parce que quand j'ai entamé ma formation d'aide soignante je ne l'ai pas fait pour qu'on m'applaudisse, qu'on me remercie. Je l'ai fait parce que c'est quelque chose que j'ai envie de faire et aujourd'hui je pense que je ne saurai rien faire d'autre. C'est un métier qui donne tellement d'amour que c'est plus une passion, une vocation.

Maintenant c'est fait, c'est fait, c'est la vie, il ne faut pas revenir en arrière, il faut prendre en considération et il faut garder en mémoire ce qu'on a vécu. C'est important pour demain mais il ne faut pas ruminer, continuer à vivre dans ce genre de choses. Voilà, on a eu besoin de nous, on était là, on a fait notre taff, on a souffert par rapport à ça. Après peut être que c'est en mon nom, que d'autres ne s'en remettent toujours pas, d'autres consultent des psychologues et ils ont raison d'ailleurs, il ne faut pas garder ça pour soi, c'est trop dévastateur mais la vie est repartie, c'est bon. Entre guillemets car attention c'est toujours là et on est toujours vigilants mais maintenant, on a moins peur de ce qui va nous arriver.

Avril 2021